Le commerce

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 10

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-202080

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A propos de cette œuvre colossale, un de nos concitoyens, M. Alfred Bertholet, rappelle, dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*, une entreprise qui paraît bien modeste aujourd'hui, mais dont le mérite est d'avoir été le premier tunnel à travers une montagne.

Ce souterrain date du VIIIme siècle avant l'ère chrétienne. C'est celui qu'Ezéchias creusa pour doter Jérusalem d'eau potable. La vie de ce souverain est racontée tout au long dans la Bible. Ezéchias, roi de Juda, fils et successeur d'Achaz, naquit en 725 et mourut en 696. Il fit prospérer le commerce et l'agriculture, fortifia Jérusalem, y amena, par dessous le rocher, l'eau de la source de Marie, qui jaillissait à l'est de la ville, et la fit couler, au sortir de Jérusalem, dans la piscine de Siloé. Par l'ordre d'Ezéchias, des hommes instruits recueillirent les différents monuments de la littérature nationale.

Avant le tunnel de Siloé, les eaux potables arrivaient à Jérusalem par un aqueduc établi au-dessus du sol et dont des vestiges ont été retrouvés en 1890. On pense qu'Ezéchiaz remplaça ce canal par un souterrain, afin que les habitants de Jérusalem ne pussent être assoiffés par leurs ennemis.

Comment s'y prit ce premier perceur de tunnel, c'est ce qu'une trouvaille remontant à 1880 fit connaître. Cette année-là, des enfants qui se baignaient dans l'eau du souterrain découvrirent une inscription en ancien hébreu datant fort probablement de la construction de ce primitif Simplon et qui, tout en ne s'étant pas conservée entièrement, n'en a pas moins un sens très net. En voici la traduction littérale :

« (Il est achevé ?) le percement. Et ce perce-
» ment se fit ainsi. Tandis que (creusait ?) le pic
» de l'un contre l'autre, et qu'il restait encore
» 3 aunes (à percer ?), on (entendit ?) la voix de
» l'un qui criait à l'autre, car (une fente ?) était
» dans le rocher au midi. Et le jour du perce-
» ment, les briseurs de roc, frappaient les uns
» vers les autres, pic contre pic. Alors les eaux
» jaillirent de l'issue dans l'étang, à 1200 aunes
» plus loin. Et la montagne s'élevait à 100 au-
» nes au-dessus de la tête des hommes qui fo-
» raient le rocher. »

Il ressort avec clarté de ce bref récit que les rochers de Siloé furent attaqués des deux côtés à la fois, comme au Simplon. Les marques de coups de ciseaux allant en sens inverse, visibles aujourd'hui encore, ne laissent d'ailleurs aucun doute à ce sujet. Diverses galeries commencées, puis abandonnées, montrent que les mineurs d'Ezéchias eurent de la peine à se rencontrer et qu'ils rectifièrent à plus d'une reprise la direction du souterrain. D'après l'inscription ci-dessus, ils n'arrivèrent à se guider vers la fin qu'en entendant réciproquement leurs voix. Aussi, le tunnel n'est-il pas en ligne droite ; il décrit une courbe de 535 mètres (1200 aunes) de longueur, tandis que la distance en ligne directe entre les deux issues n'est que 335 mètres. Le point de rencontre des deux galeries se trouve assez exactement à un éloignement égal de la source de Marie (247,9 m.) et de l'étang de Siloé (287,7 m.). Large en moyenne de 60 à 80 centimètres, le tunnel mesure une hauteur qui, au sud, va de 46 centimètres à 3 mètres, à un endroit où il y a une crevasse, et qui, sur le versant nord, s'élève jusqu'à 1 m. 80. Chose remarquable, le plancher du souterrain est presque horizontal sur toute sa longueur ; la différence de niveau n'y est que de 30 centimètres. Il faut croire que les anciens Israélites possédaient déjà un instrument permettant de ne pas s'écarter du niveau adopté pour des tracés de ce genre. Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'Ezéchias mérite encore quelque respect de la part de l'humanité moderne, toute blasée qu'elle est sur les découvertes de la science et l'ingéniosité des techniciens.

On ne parlait pas encore du tunnel.

L'anecdote suivante, que conte le doyen Bridel, est tout à fait de saison.

« Maximilien Sforza donnait à dîner aux députés des Suisses, qui l'avaient rétabli, en 1512, dans son duché de Milan, reconquis sur les Français. Au dessert, voyant que ses convives admiraient un plat de superbes figues, il leur dit, d'un ton de satisfaction :

— Voilà ce que mes Etats produisent deux fois par an.

Le député d'Unterwald appelle son domestique et lui parle à l'oreille. Celui-ci sort et revient bientôt avec un superbe fromage, que son maître fait placer devant le duc, en disant :

— Voilà, monseigneur, des fruits que nous cueillons dans nos montagnes deux fois par jour toute l'année. »

Ce qu'elles ont dit. — On sonne chez madame R***. Ce sont des visiteuses que, sur l'ordre de sa maîtresse, la bonne congédie.

— Vous avez bien répondu à ces dames que je n'y étais pas ?

— Oui, madame.

— Et qu'ont-elles dit ?

— Elles ont dit :... « Quelle chance ! »

Le commerce. — Un instituteur pose à un élève, dont le père est marchand d'œufs, la question suivante :

— Jean, si ton père avait cent œufs dont le quart serait mauvais, combien en perdrait-il ?

— Il n'en perdrait pas du tout, m'sieu ; il vendrait les mauvais pour faire des omelettes.

Succession. — Quelle heureuse idée eut pourtant le regretté Alphonse Scheler d'avoir une fille, Mlle *Marguerite Scheler*, et de lui léguer, avec la grâce et les attraits du sexe charmant, son admirable talent de diseur. Le 16 courant, à 5 heures, au Casino-Théâtre, Mlle *Scheler* donnera un récital, dans le programme duquel nous remarquons entr'autres un morceau de son père, « A mes auditeurs », puis, pour ne citer que les poètes de chez nous, « Les Chrysanthèmes d'or », de Virgile Rossel, « Fleurs de deuil », d'Eugène Rambert, « En passant », de Henri Spiess. — Billets en vente à la librairie Tarin et à la porte.

Un art délicat.

Coup de ciseaux dans un journal français.

« Duper ses semblables est un *art délicat* et dangereux. On naît escroc, on ne le devient pas. N'a-t-on pas remarqué, en effet, que la plupart des individus qui se sont distingués par leur habileté à faire passer dans leur poche la fortune des autres, ont affirmé dès leur plus jeune âge des dispositions particulières pour s'approprier ce qui ne leur appartenait pas. Cela a commencé sur les bancs de l'école, puis, en grandissant, ces enfants tarés ont augmenté le nombre de leurs larcins, en même temps que leur ingéniosité s'affinait et prenait les formes les plus variées. Le mensonge, la dissimulation servaient admirablement leur astuce, et ils possédaient déjà cette faconde, ce « prenant » auxquels on ne peut résister qu'en faisant un grand effort de volonté. Devenus hommes, leurs facultés spéciales se sont fortifiées par des exercices préliminaires dans le champ de la camaraderie. Puis nos escrocs-nés, envisageant l'humanité comme une matière exploitable à merci, se sont lancés dans les magistrales filouteries qui devaient leur assurer une existence de bien-être et de luxe. Parfois, ils ont trébuché en route ; ils ont eu le désagrément de connaître les bancs rugueux de la correctionnelle ; mais ils ont considéré cela comme de simples accidents, des leçons données à leur imprudence, et sont sortis de prison plus brillants et plus audacieux que jamais.

» La fortune ! Y arriver rapidement, grâce à des combinaisons savantes, des moyens décisifs toujours aisés à mettre en action par l'homme intelligent qui manque de conscience, tel est le but de ces individus, pour qui la vie est une grande route sur laquelle on peut détrousser tous les passants.

» Une escroquerie que l'on veut conduire à bonne fin demande une minutieuse préparation ; il faut d'abord connaître admirablement le caractère et les habitudes de la personne au détriment de laquelle on se dispose à opérer ; il est nécessaire d'organiser une mise en scène préalable. Quand le rideau se lève et que la comédie va commencer, le succès en serait très compromis si l'un des acteurs ne savait pas son rôle. Et puis un escroc doit être un profond psychologue. »

Hum !... hum !... Ce n'est pas si facile que ça d'être voleur.

Après tout, c'est fort heureux ; il y aurait peut-être trop d'amateurs.

On hiretadzo.

L'âi ya bin cinquante ans que lé zu mò, lo bon vilho aî quatro valets, dont vu vo conta l'histoire. L'avâi tant quartetta, cé vilho, que tot son bin passa dein la catsetta daô carbatier. Quand s'ein alla tsi lè derbons, ne laissa à sè quatro valets què dâi polets, dâi borons et onna tchivra, que n'avan mimameint pas adi lau sou à medzi.

Lè polets s'ein terivant oncora ; ye pouâvant corrè dû lo matin au né po tzerdzi lau via. Lè borons, qu'ein agaffant mé, n'avant pas soveint leu compto. La tchivre l'irè bin à pllindré, ka ye l'irè bin étatcha aô fond d'on étrablia, io ne vayai pas soveint dè la patoura.

Lè polets sè fotant bin dè tot cein, ka tzantâvant tot lo dzo ; et ion tzantâvè : « No medzein bin ! » On autro : « No baivein bin ! » Lè borons que n'ein pouâvant pas atant derè, criâvant : « Quand, quând, quând ? » La tchivra, adi affamaïe, ye répondâi, dau fond dè l'étrablia : « Jamai...ai...ais ! jamai...ai...ais ! »

A. C.-D.

* * *

Onna consolachon. — David aô sapeu etâi pro farceu. L'autro matin, reincontrè son vesin, que plloravè à la rolle.

— Eh ! mon pourr' Abram, que l'âi fe, qu'a tou à pllora dinse ?

— Oh !... David, quin affére ! Lo bon Dieu m'a prâi ma fenna c'ta né.

— Oh ! ben, po sù, l'ava mé dè coradzo qué mé, ka l'étâi ruda poueta.

On y va ! — Mais, mais, Julie, que faites-vous ? Voilà quart d'heure que je vous sonne. Vous n'avez donc rien entendu ?

— Seulement la troisième fois, madame.

La Dent de Corjon.

Une commission du Grand Conseil vaudois revenait du Pays-d'Enhaut par un temps de chien. Comme les rails du Montreux-Oberland n'étaient pas encore posés, elle était montée sur un break qui la menait au grand trot à Bulle, où elle devait prendre le train pour Lausanne.

Au défilé de la Tine, un des commissaires, qui était un professeur de Lausanne, fit la remarque que la voiture passait au pied de la Dent de Corjon.

— La Dent de Corjon ! vous êtes dans l'erreur, dit un de ses collègues, ancien instituteur

* Canard.